

Didier Kahn, *Alchimie et paracelsisme en France (1567–1625)*, Genève: Droz 2007. 806 p. ISBN 978-2-600-00688-0.

Comme le note l'auteur dans son introduction générale, l'incontournable étude d'Allen Debus sur *The French Paracelsians*, parue en 1991, n'avait 'guère étudié l'alchimie qui en était contemporaine' (p. 28). Didier Kahn définit son travail comme étant 'tout d'abord avec autant de précisions que possible une chronologie de la réception de l'alchimie et du paracelsisme en France' (p. 29). Conséquemment, son exposé suit l'ordre chronologique des publications depuis Pietro Mattioli citant Paracelse en 1544, jusqu'à la censure d'Heinrich Khunrath en 1625. D'années en décennies, on suit pas à pas l'impact des différentes publications italiennes, allemandes, anglaises et françaises concernant cette alchimie nouvelle pratiquée et répandue par le médecin suisse, mort en 1541, mais qui rencontre aussi les autres courants alchimiques et hermétistes de l'époque (alchimie pseudo-lullienne et le pseudo-Geber, kabbale de Jean Trithème). Il s'agit de 'relativiser l'importance du paracelsisme dans l'histoire de l'alchimie de la Renaissance' (p. 67) mais aussi, par la même démonstration, de préciser l'importance méconnue de son rôle précis.

L'histoire des idées n'est jamais à l'abri des contradictions. Dans l'histoire de cette tradition scientifique et littéraire, l'auteur de l'enquête souligne à plusieurs reprises que les deux plus grandes autorités concernées furent 'Lulle et Paracelse: tous deux hostiles à l'alchimie transmutatoire, ils furent pourtant tous deux annexés à cette tradition par des disciples infidèles' (p. 602). Ces infidèles ne sont pas les moindres: von Suchten, Dorn, La Tourette, etc. (p. 98). Paracelse n'aurait utilisé le terme de "pierre philosophale" que comme métaphore de sa nouvelle science "spagyrique" (p. 17): 'Paracelse donnait en effet à certain remède le nom de "pierre philosophale" (*lapidem philosophorum*), non qu'il prétendit détenir le secret de cette dernière—tout au contraire!—, mais parce que ce remède produisait sur le corps humain les mêmes effets que la pierre philosophale des alchimistes sur les corps métalliques' (p. 22). Autre contradiction de ce courant d'idées: Jacques Gohory, le tout premier des paracelsiens français, fait paraître tardivement un ouvrage 'expressément dirigé contre les paracelsiens' (p. 218, souligné par Kahn)!

En 1578 éclate le procès du médecin normand Roch Le Baillif, orchestré par la faculté de médecine de l'Université de Paris. Les développements multiples de cette affaire révèlent, selon Kahn, 'une crise européenne de la médecine qui n'est autre que la lame de fond soulevée par le mouvement paracelsien' (p. 298). Et contrairement à ce qu'on en disait auparavant, ce procès sans

suite intenté à ce ‘médecin ordinaire’ du Roi fut ‘une défaite de la faculté de médecine’ (p. 315): illustration que ‘le paracelsisme s’était alors propagé avec plus d’ampleur que ce qu’on a cru jusqu’à présent’ (p. 281). Académiquement, l’auteur explique cette persécution des paracelsiens notamment par ‘une rivalité entre les Facultés de médecine de Paris et de Montpellier’ (p. 377). Le cas du paracelsien protestant Joseph Du Chesne, formé à Montpellier et docteur en médecine de Bâle, est exemplaire. Le médecin gascon fait ‘l’apologie des “préparations spagyriques” mais sans rejeter pour autant le moins du monde la pharmacopée de Galien’ (p. 267); cette attitude de conciliation ne l’empêchera pas de vivre une polémique littéraire, racontée dans le détail, avec plusieurs médecins réfractaires à la nouvelle “alchimie médicale”.

Cependant, cette alchimie dite médicale provenant de Suisse ne doit pas être considérée comme étant la seule de son espèce à l’époque. S’appuyant sur les travaux de Danielle Jacquart, l’auteur conclut que ‘c’est donc déjà *avant*, et non pas à *partir* du “renouveau” paracelsien que l’alchimie se lia étroitement à la médecine, conformément d’ailleurs à un mouvement qui s’esquissait déjà (et sans doute en Europe) depuis le XIV^e siècle, même si ce lien privilégié ne diminue aucunement l’importance de l’alchimie transmutatoire’ (p. 597, souligné par Kahn). Cette antériorité de l’orientation médicale de l’alchimie avant le paracelsisme ne serait pas en contradiction avec une nette influence du second sur la première: l’auteur voit dans ‘la vogue nouvelle de l’alchimie dans les années 1560, une conséquence directe du “renouveau paracelsien”’ (p. 129). Tels seraient les deux conclusions à dégager sur les rapports historiques précis entre le paracelsisme et l’alchimie durant cette longue période choisie entre 1567 et 1625.

Cette période d’un bon demi-siècle est désormais considérée par plusieurs comme étant celle de la “Chymie”. Les textes scientifiques et polémiques de l’époque utilisent en effet couramment le terme de chymie pour parler de cette nouvelle voie médicale, voie qui deviendra une véritable ‘*respublica chemica* qui ... s’étendra sur l’Europe entière’ (p. 259). Mais les détracteurs des “chymistes” utilisent aussi souvent le terme d’imposteurs ou d’impostures pour parler d’eux et de leur maître à penser Paracelse (pp. 213, 242, 280, 305, 329, 354). Impostures multiples, car il y en eut, certes. À preuve, le cas du parisien Béroalde de Verville, qui ne se contente pas de suivre les trois nouveaux principes métalliques paracelsiens (souffre, mercure, sel) mais en invente un quatrième (l’huile) avec lequel il brasse une ‘étrange théorie’ épicée avec la stéganographie d’un Trithème (p. 332)! Heureusement, cet imposteur de la littérature ne parle pas de ses prescriptions médicales et la chronique ne lui en connaît point.

Dès 1566, un an avant le début du ‘renouveau paracelsien en France et en Europe’ (p. 137), la faculté de médecine de Paris classait l’antimoine parmi les poisons et rejetait tout usage thérapeutique de ce métalloïde, incluant l’usage par voie interne prôné par Paracelse (p. 177). Avant ledit “renouveau paracelsien” il y a donc déjà le rejet académique. Après ce premier affrontement, Didier Kahn en repère un autre avec le procès de la même faculté à Roch Le Baillif en 1578, qui ‘a profondément divisé l’opinion’ (p. 326). On pourrait compléter la liste de ces moments conflictuels majeurs par la censure de la Sorbonne contre l’*Amphiteatrum* de Khunrath, en 1625 (p. 569). Mais ne s’agit-il pas alors d’une autre époque où divers imposteurs (Béroalde de Verville) et alchimistes chrétiens (Pierre-Jean Fabre) surgissent dans le tumulte de la Contre-réforme (p. 601)? Entre la querelle de l’antimoine de 1566 et le début de la ‘mystification rosicrucienne française de 1623’ (p. 413) délimitant un demi-siècle de querelles scientifiques, il y a cette observation finale de Didier Kahn ‘que l’Allemagne soit la sœur aînée de la France en matière alchimique’ (p. 599). Mais il est bien difficile de tracer un horizon théorique commun à cette longue période pourtant finement analysée.

Concernant plus précisément le rapport alchimie-paracelsisme français analysé d’abord par Allen Debus en 1991 puis maintenant par Didier Kahn, le rôle de chacun des courants n’est pas encore parfaitement compréhensible. Bien sûr, il y a un renouveau alchimique et un renouveau paracelsien qui se rencontrent à cette époque dans la culture française: ‘Roman, poésie et emblématique: ces noces de l’alchimie et de la littérature sont sans précédent en Europe. Il faut y voir un des signes les plus évidents de la vogue nouvelle de l’alchimie dans les années 1560, une conséquence directe du renouveau paracelsien’ (p. 129). Le renouveau paracelsien aurait donc été la cause du renouveau alchimique? On pourrait le penser au premier abord quand on apprend ‘l’extrême diffusion de l’alchimie en médecine avant 1550’ (p. 80). Mais il ne faut précisément pas attribuer au seul Paracelse la pratique d’une médecine alchimique. Kahn revient à la fin de son travail sur la source de ce courant médical en alchimie: ‘ce qui frappe dans les débuts de l’imprimé alchimique, c’est la domination de l’alchimie médicale issue de Rupescissa’ (p. 596). Il y a donc eu une alchimie médicale abondante précédant l’alchimie médicale du médecin suisse. On comprend tout de suite par cette similitude que le terrain de rencontre des deux courants fut dans la sphère médicale et non dans l’autre sphère importante de l’alchimie de l’époque qu’était la métallurgie.

Alors quand et comment s’est fait exactement l’amalgame des deux renouveaux? Didier Kahn pointe l’année 1567 pendant laquelle dans toute l’Europe ‘pas moins de treize ouvrages concernant l’alchimie ou le paracelsisme voient

simultanément le jour’ (p. 137). Or, sur le plan doctrinal, qu’ils soient paracelsiens ou non, les alchimistes d’alors sont tous tributaires de la théorie arabe ‘du soufre et du mercure constituants les métaux’ (p. 181). La question qu’il faudrait poser est donc la suivante: qu’a apporté exactement “l’imposteur” Paracelse—comme on l’appelle souvent à l’époque—à l’histoire de l’alchimie? Les électuaires existaient bien avant lui et sa physique des trois principes n’était pas plus valide que l’élémentarisme qu’il rejetait.

Le jugement de Kahn relativise assurément l’importance du médecin suisse: ‘Paracelse ne peut être regardé que comme *l’une* des figures tutélaires de l’alchimie à la fin de la Renaissance’ (p. 604, souligné par Kahn) mais il ne précise pas davantage et ne fait qu’effleurer sa contribution positive à la profession médicale. Mise à part sa fausse doctrine qu’il alimentait féroce­ment à l’astrologie, la contribution de Paracelse est bien mince pour ne pas dire inexistante si on se fie à l’auteur de l’étude. Enfin, les avatars conséquents de l’usage interne de l’antimoine par notre Théophraste pour des fins thérapeutiques sont bien exposés par Kahn mais l’histoire méconnue du laudanum prônée par le même célèbre “chimiste” est à peine évoquée. Issue d’une thèse de doctorat, cette véritable investigation de l’auteur est déjà incontournable par ses multiples mises au point.

Claude Gagnon